



DESSIN : OLIVIER MIRGUET/ANIMATION YANN MALLARD/EX NIHILO 2022

CINÉMA

DOCUMENTAIRE
SÉRIE
FICTION
MUSIQUE
SPECTACLE
SPORT
MAGAZINE
INFO
DIVERTISSEMENT

HOLLYWOOD, LES NAZIS ET LE HÉROS

À Los Angeles dans les années 1930, un avocat, Leon Lewis, met sur pied un réseau d'espions privé pour déjouer des complots ourdis depuis Berlin. Pour restituer l'époque et rendre justice à ce discret lanceur d'alerte, Olivier Mirguet mêle archives inédites, extraits de films et animation.

Il ne s'agit pas d'un nouveau scénario d'OSS 117, mais de l'histoire vraie et pourtant méconnue mise en scène par le réalisateur Olivier Mirguet dans le documentaire *Leon Lewis, l'homme qui a vaincu les nazis à Hollywood*. Le récit d'un avocat juif dans le Los Angeles des années 1930 qui dédia sa vie à combattre la présence nazie sur le sol américain. Après avoir alerté les autorités, bien trop occupées à chasser les »

» communistes, il entreprend de monter un réseau d'espions clandestin et amateur pour révéler cette menace, et déjoue les meurtres programmés de personnalités du cinéma comme Chaplin ou Louis B. Mayer... Olivier Mirguet en raconte les coulisses.

Comment avez-vous découvert cette histoire extraordinaire ?

J'ai vécu à Los Angeles pendant six ans et j'y ai rencontré Steven J. Ross, un historien qui travaillait à ce moment-là sur la présence des nazis à Los Angeles. Il m'avait montré une photo où on voit des drapeaux avec la croix gammée à côté de drapeaux américains flotter sur Broadway Avenue. Il avait aussi commencé à creuser l'histoire de cet avocat juif, Leon Lewis, qui avait laissé derrière lui des quantités d'archives jamais explorées. Finalement, il en a sorti un livre en 2017 [finaliste du prix Pulitzer, catégorie Histoire, en 2018, ndlr]. Mais ce sujet est encore très confidentiel, même aux États-Unis !

Quelle était la nature de ces archives ?

Nous avons à notre disposition les deux cents boîtes de rapports dactylo-

FFF
Leon Lewis, l'homme qui a vaincu les nazis à Hollywood
Dimanche 22.50
France 5

S'inspirant d'une photo authentique, le réalisateur représente, en animation, l'avocat Leon Lewis (aussi en page précédente, à son bureau) sur Broadway Avenue, à Los Angeles, où flottèrent des drapeaux nazis.

graphiés des agents du réseau de Leon Lewis ! Steven Ross et moi avons fouillé ces archives pour reconstituer les événements et pour recouper toutes les informations. Il a fallu en tirer une trame générale, reconstituer le réseau d'espions, retracer une chronologie. Certains complots à déjouer couraient sur plusieurs semaines et impliquaient des espions eux-mêmes notés avec leurs noms de code. Ce fut un travail considérable. Mais la vraie difficulté, c'est qu'en dehors de cette photo de Broadway Avenue, d'une vidéo amatrice inédite filmée au Hindenburg Park, à Los Angeles, lors d'un rassemblement nazi et d'une unique photo de Leon Lewis, nous ne disposions que d'archives écrites.

Pour raconter l'histoire de Leon Lewis dans un documentaire pour la télévision, vous avez donc dû ruser...

Nous avons bien trouvé des images contextuelles datant des années 1930, provenant des actualités cinématographiques ainsi que de films de propagande allemands et américains. Mais il est vrai que nous n'avions absolument aucune image concernant le réseau de

Leon Lewis. Comme j'ai toujours dessiné, je me suis dit que c'était l'occasion ! L'occasion aussi de m'inspirer de films noirs et du Los Angeles des années 1930 que j'adore. J'ai travaillé avec un ami spécialiste de la 3D, et c'est ainsi que nous avons réussi à vendre le film, à partir de bouts d'essais de mes dessins animés.

À quels films avez-vous pensé pour créer ces décors, cette ambiance ?

Je me suis vraiment amusé, j'ai glissé plein de références. Parmi les plus évidentes, il y a ce plan de *Citizen Kane*, d'Orson Welles, quand je dessine un meeting où un homme regarde la foule en contrebas. Pour représenter Leon Lewis, je me suis inspiré des attitudes de l'acteur Edward Robinson dans *Assurance sur la mort*, de Billy Wilder. Et pour son bureau, j'ai reconstitué celui de Sam Spade dans *Le Faucon Maltais*, de John Huston. J'avais aussi donné des indications au compositeur de la musique, Matteo Locaciulli, quelque chose comme un mix entre Bernard Herrmann et Miklós Rózsa, qui a composé la musique du polar de Siodmak, *Les Tueurs*.



Et vous entremêlez vos dessins à des extraits de films...

Les bouts de films dont on a pu avoir les droits nous permettaient aussi d'illustrer autrement les propos. Mais sans jamais préciser que ce sont des films, car nous ne voulions pas être trop didactiques et laisser libre cours au dialogue entre animation, archives et cinéma. Puisqu'on parlait de Hollywood, ça s'y prêtait plutôt bien.

Hollywood, noyauté par les nazis qui détournent le code Hays à leur avantage dans les années 1930!

Effectivement, ils avaient vite compris comment s'en servir! Le consul allemand Georg Gyssling, répondant aux ordres de Goebbels, avait pour mission d'étendre la propagande nazie à Hollywood. Il utilisait son pouvoir pour faire appliquer à la lettre le code Hays, élaboré par les studios eux-mêmes: aucun film ne devait porter atteinte aux bonnes mœurs, ni se livrer à la critique d'une puissance étrangère. Pour cette raison, pratiquement aucun film n'a été critiqué envers l'Allemagne jusqu'en 1939, Hollywood voulant préserver l'accès de ses films au marché allemand, alors le plus grand d'Europe après l'Angleterre.

Leon Lewis a-t-il été reconnu pour son travail?

Non, absolument pas. Ses boîtes d'archives n'ont été ouvertes qu'en 2015. La plupart des historiens américains ne le connaissent pas, il a été complètement oublié par l'Histoire. Mais au final, c'est tout à fait comme il le souhaitait. Même au moment où le FBI avait demandé à travailler avec lui, il a toujours exigé de rester dans l'ombre. Il a tout laissé tomber pour se lancer dans cette quête, puis il est retourné à son travail d'avocat qu'il avait abandonné pendant huit ans. Hormis ses rapports, nous n'avons rien sur sa vie, il ne s'est jamais livré. C'est un lanceur d'alerte avant l'heure. Le seul, sur la côte Ouest, qui comprend le danger que les nazis représentent pour la démocratie à ce moment-là aux États-Unis!

Propos recueillis par **Marion Michel**

Hitler in Los Angeles: How Jews Foiled Nazi Plots Against Hollywood and America, de Steven J. Ross, éd. Bloomsbury Publishing, 2017.

Un délice de comédie romantique sur un sujet graveleux: la jeune Ariane (Audrey Hepburn) séduit un coureur de jupons riche et âgé (Gary Cooper).



ET WILDER ÉGALA LUBITSCH

Dans *Ariane, conte de fées moderne au chic absolu*, le Viennois traite de sexe et d'argent avec la même élégance que son mentor berlinois vénéré.

TTTT
Ariane
Lundi 20.50
Arte

Dans son bureau, Billy Wilder avait accroché un cadre avec ses mots: «*Qu'aurait fait Lubitsch?*» C'était, pour l'auteur de *Certains l'aiment chaud*, la question la plus importante que l'on puisse se poser sur un film. Les deux compagnons d'exil à Hollywood avaient travaillé ensemble à la fin des années 1930, le Viennois écrivant pour le Berlinoise les scénarios de deux comédies étincelantes, *La Huitième Femme de Barbe-Bleue* (avec le fameux gag du couple qui se forme dans un grand magasin, Monsieur cherchant une veste de pyjama sans pantalon, et Madame, un pantalon sans veste) et *Ninotchka* (le premier et dernier film où Greta Garbo rit).

Chez Lubitsch, Wilder admirait la fusion de l'esprit européen et de l'efficacité hollywoodienne. Mais aussi, et surtout, la suggestion et les sous-entendus d'un scénario qui stimule l'imagination des spectateurs en excellent autant dans les dialogues que dans les silences, et la sophistication discrète de la mise en scène qui permet d'aborder les sujets les plus vulgaires (le sexe et l'argent) avec la plus grande élégance. «*Par comparaison avec lui, nous travaillons à coups de masse*», écrivit-il dans l'éloge funèbre de son ami. Bel élan de modestie, car, au moins pour un film, Billy Wilder a égalé son maître.

Dans *Ariane* (1957), il y a beaucoup de la «Lubitsch's touch»: l'intrigue (une ingénue se fait passer pour une séductrice afin de se faire aimer d'un homme à femmes), le chic absolu (l'essentiel de l'action se déroule au Ritz), les mots d'esprit qui pétillent comme du champagne (consommé par hectolitres), les métaphores audacieuses chargées de contourner la censure pointilleuse du code Hays (l'encombrant violoncelle comme symbole de la virginité dont l'héroïne aimerait se débarrasser)...

Wilder, comme Lubitsch, connaissait ses classiques. Le conte de fées moderne et un rien graveleux d'*Ariane* (l'amour d'une jeune fille pour un prince charmant qui pourrait être son grand-père) est sous-entendu par une version comique du mythe d'Œdipe. Comme le héros grec, le père d'Ariane, engagé comme détective privé (Maurice Chevalier, grand comédien lubitschien) par un mari jaloux pour surprendre sa femme et son amant milliardaire (Gary Cooper, dans un rôle proche de celui qu'il tenait pour Lubitsch dans *La Huitième Femme de Barbe-Bleue*), tombe sur sa propre fille (l'irrésistible Audrey Hepburn). Dans ce contexte, le gag récurrent de l'orchestre tzigane qu'emmène Gary Cooper pour séduire apparaît comme une parodie réussie du chœur antique qui accompagne et commente l'action. Comme chez Sophocle donc, mais en bien plus drôle. – **Samuel Douhaire**